

Jean-Daniel CAUSSE est professeur au département de psychanalyse de l'Université Paul-Valéry de Montpellier et professeur d'éthique à l'Institut protestant de théologie de Montpellier. Il est notamment l'auteur de *Figures de la filiation* (Cerf, 2008).

## Jean-Daniel CAUSSE

### Les généalogies humaines et l'Autre filiation

Dans *Histoire et psychanalyse*, Michel de Certeau avait défini la différence entre les héritages juifs et chrétiens de la manière suivante : « Alors que la tradition juive s'ancre dans la réalité biologique, familiale et sociale d'un "corps" présent et localisable que l'"élection" distingue des autres, que l'histoire persécute en exodes interminables et que les Écritures transcendent en y gravant l'inconnaissable, le christianisme a reçu sa forme d'être séparé de son origine ethnique et de rompre avec l'hérédité »<sup>1</sup>.

1. Michel DE CERTEAU, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, 2002, p. 260-261.

En effet, pour le christianisme, la question a été de savoir comme recomposer du corps, élaborer des identités, comment reconstruire des héritages et refaire des liens, en fonction d'une perte et d'une séparation. Certeau relève cette nécessité, qui s'est imposée au christianisme, de se repenser progressivement comme « séparé du corps » d'Israël et également d'assumer une perte qui est celle du corps de Jésus. Il y a un « corps manquant », dit-il, avant d'ajouter : « Peut-être le christianisme tient-il aussi de son rapport à ce manquant sa manière de se rebeller contre l'histoire au nom du *Logos* – un style de défi qui n'appartient pas non plus à la tradition juive »<sup>2</sup>.

2. *Ibid.*, p. 261.

La différence entre judaïsme et christianisme ne doit pas être, sur ce point, trop accentuée. La Bible hébraïque insiste de son côté sur des décalages nécessaires par rapport aux dispositifs

généalogiques, en particulier quand Dieu intervient pour introduire de l'altérité là où l'histoire familiale se referme sur elle-même. On pense ici, par exemple – on y reviendra – à l'histoire des patriarches et à la façon dont Abraham construit progressivement une autre compréhension de sa propre existence de fils avant de devenir père à son tour.

## De qui Jésus est-il le fils ?

Il n'en reste pas moins une singularité chrétienne, liée à une trajectoire historique et qui a aussi des raisons théologiques. Ce n'est pas pour rien que Jésus est décrit par les récits évangéliques comme celui qui se dégage d'une hérédité, la conteste, ou qui s'oppose à son propre espace familial. L'attitude de Jésus a de quoi heurter, et ecclésiatement on tendrait plutôt à en amoindrir la portée, surtout à une époque qui connaît des bouleversements profonds de l'organisation familiale.

Pourtant, des textes significatifs témoignent de la façon dont Jésus déconstruit les concepts de la parenté et de la filiation pour les ouvrir à de nouveaux réseaux de signification. Les signifiants « père », « mère », « fils », « fille », frère, « sœur » désignent à la fois les liens de parenté et de nouvelles formes d'alliance. On relèvera notamment que le nom de « père » a, pour Jésus, une fonction généalogique, occupée par la figure adoptive de Joseph, mais qu'il a aussi pour référence cet autre Père qu'est Dieu lui-même.

Cette tension est présente en Matthieu 1,16 : dans la généalogie de Jésus, Joseph est le seul dont il n'est pas dit qu'il engendre, mais simplement qu'il épouse Marie dont un fils est né. Et plus loin, dans le récit, le trait se trouve renforcé par le fait que le nom de « Jésus » est donné par l'ange du Seigneur, c'est-à-dire qu'il vient d'une adresse divine (cf. Mt 1, 21). Joseph nomme son fils d'un nom dont il n'est pas l'origine. Il se fait porte-parole de cet autre Père qui seul confère à chacun un nom authentique. De qui l'enfant Jésus est-il donc le fils ? C'est la question que médite le début de l'Évangile de Matthieu. L'enfant Jésus est bien fils de Joseph, l'époux de Marie qui exerce le métier de charpentier. Mais il tient son être d'une autre origine, c'est-à-dire qu'il est le fruit d'une altérité constitutive qu'il nomme « Père ».



D'ailleurs, dans un autre Évangile – celui de Luc en 2,49 – alors que Jésus a douze ans, que son père et sa mère, angoissés, le cherchent en vain avant de le retrouver, trois jours après, dans le Temple de Jérusalem, il leur déclare : « Pourquoi donc me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? » La question est alors de savoir *qui est le Père*. Il y a ici une tension entre une double paternité et donc une double filiation. Le Temple devient un lieu symbolique : le fils ne loge plus seulement chez ses parents ; il a son être dans une *autre* demeure.

***Le Temple devient un lieu symbolique : le fils ne loge plus seulement chez ses parents ; il a son être dans une autre demeure.***

Une même logique se déploie dans un récit de Marc où Jésus déclare : « Quiconque fait la volonté de Dieu – la volonté de mon Père des cieux, dit le parallèle de l'Évangile de Matthieu – celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère » (Mc 3,35 ; cf. Mt 12,50). Cette péripécie est précédée par un récit où la mère et les frères de Jésus veulent s'emparer de lui parce qu'ils disent qu'il a perdu la tête. Ce jugement se justifie par l'idée selon laquelle ce fils emprunte un chemin qui n'est pas conforme à l'attente familiale. Jésus échappe au désir parental. C'est à ce moment là que, se trouvant dans une maison – peut-être que l'*oikos* est ici symbole d'une autre famille – on dit à Jésus : « Ta mère et tes frères sont dehors, ils te cherchent ». À cela, Jésus répond que les signifiants « frère », « sœur », et aussi « mère » sont réorganisés par la référence à une autre instance.

Plus radical encore est le récit de l'Évangile de Matthieu où Jésus déclare qu'il est venu « apporter le glaive et non pas la paix » avant d'ajouter qu'il est venu séparer « l'homme de son père et la fille de sa mère » (10, 34-35). Nous sommes ici face à un Jésus qui ne correspond pas à l'image que l'on s'en fait puisqu'il semble opérer la déliaison des liens familiaux et même séparer les générations. Le glaive fait violence. Il tranche. Mais la violence de la séparation n'est-elle pas ici promesse de vie, alors que la paix familiale peut fort bien être une œuvre de mort qui prend le visage trompeur de la quiétude et de l'harmonie ? Jésus introduit le symbolique de la parole qui ouvre à l'altérité là où la famille cherche à rester dans le « même » mortifère. Il effectue ce que jadis Abraham avait finalement fait, sur ordre de

l'ange, lorsque le couteau, ne passant pas sur la gorge d'Isaac, avait délié le fils du père pour le bonheur de l'un et de l'autre.

Évoquons encore, pour compléter le tableau, le texte de Luc 14,26 dans lequel Jésus déclare comme un avertissement :

« Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple ». Ici encore on aurait tort, par souci de sauvegarder une image de Jésus, d'émousser la pointe de cette parole. Le verbe haïr (*misein*) n'a pas un sens moral ; il désigne l'écart ou la prise de distance par rapport à ce qui fait que, dans l'amour, l'un peut se prendre pour l'autre ou confondre les places.

***Suivre Jésus veut dire que le chemin que l'on prend ne peut être celui que d'autres avaient d'avance programmé pour nous.***

Pour exprimer cela, Jacques Lacan avait proposé le néologisme de « hainamoration » qui signifie une dialectique de l'amour et de la haine. Là où l'amour veut l'Un, la haine réintroduit la différence, l'altérité, la singularité. Suivre Jésus veut dire que le chemin que l'on prend ne peut être celui que d'autres avaient d'avance programmé pour nous. La suivance est l'imprévisible d'un acte singulier.

### **Qu'est-ce qu'une généalogie ?**

À la lecture de certains récits néotestamentaires, on trouve confirmation de l'analyse de Certeau à propos d'un christianisme qui a rompu avec l'hérédité. En même temps, il ne s'agit pas de faire *tabula rasa* de l'inscription généalogique – ce qui serait tout aussi mortifère –, mais d'une ouverture et de la création d'autres liens. La foi nouvelle n'élimine pas les ancrages familiaux, culturels, ou religieux. Elle ne les annule pas. Elle travaille plutôt de l'intérieur pour ouvrir à ce qui n'est pas contenu dans l'héritage. Elle s'introduit dans la linéarité de la généalogie, d'où l'idée centrale, sans cesse reprise par Kierkegaard, que personne ne peut être chrétien par naissance, par héritage, mais que, chrétien, chacun doit le devenir, s'il le peut.

De là également cette idée – tout aussi présente chez Kierkegaard – que le christianisme contient un intransmissible et que tout l'enjeu est ainsi de savoir comment se transmet cet intrans-

missible. Avant d'indiquer ce qui, pour nous, fait l'opération chrétienne, il est nécessaire de considérer la fonction de ce qu'on appelle une *généalogie humaine*.

La généalogie est, d'une façon centrale, un rapport à la *précédence*. Elle signifie que nous ne venons pas de nous-mêmes, que nous ne sommes pas davantage réductibles à un patrimoine génétique, mais que nous avons pris place dans une *histoire*. Cette histoire est celle de notre lignée familiale ; elle est également plus vaste ; elle est même, d'une certaine manière, l'histoire de l'humanité. La généalogie veut dire que nous ne pouvons pas advenir à l'humanité sans la présence de tout un monde du langage, au sens large, qui forme notre préhistoire.

Freud en a rédigé le mythe, avec *Totem et tabou*, quand il met en scène un père primitif qui, soumettant son clan à l'arbitraire de sa loi, ne mérite pas en vérité le nom de « père » parce qu'il serait justement un père qui n'aurait pas été lui-même un fils, un père sans ascendance, un père précédé par rien d'autre que lui<sup>3</sup>. Ce père n'est pas un père et c'est pourquoi, dans la mythologie freudienne, le premier humain apparaît sous la figure du fils parce qu'il est toujours déjà pris dans une histoire généalogique.

3. Sigmund FREUD, *Totem et tabou* (1913), Payot, 2001. Pour un développement, cf. Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Cerf, 2008.

La généalogie signifie un lignage, de toujours. Dans cette perspective, elle a comme fonction majeure d'assurer chacun de sa place unique dans la chaîne des générations. Nul n'équivaut à l'autre. Aucune place n'est substituable à une autre : le père ou la mère doit être distingué du fils ou de la fille, et le fils ou la fille du père ou de la mère ; le frère ou la sœur doit se distinguer d'un autre membre de la fratrie, etc. C'est ici le rôle de la nomination dans sa fonction symbolique : donner un nom, c'est singulariser, et aussi séparer, distinguer, différencier.

Précisons à présent que l'héritage généalogique, et sa transmission, contiennent la complexité de l'histoire de chacun. Tout un héritage généalogique, transgénérationnel, constitue ce que nous sommes et que nous portons : le désir parental – et quel type de désir ? – ou sa carence, les blessures familiales et la vitalité reçue de l'antécédence, les mensonges ou les culpabilités qui se perpétuent sur plusieurs générations, etc. La généalogie transmet la vie, mais elle est aussi ce qui l'encombre, parfois même ce qui

en compromet la dynamique. Elle contient une part de malédiction au sens littéral d'un « mal dire ».

De cela, la théorie et la clinique de la psychanalyse rendent compte comme le relève Alain Didier-Weill: « L'expérience analytique ne nous apprend-elle pas que le destin d'un sujet est tissé par l'effet qu'induit en lui le fait que, dans le dire originel qu'il reçoit de ses ascendants, il y a, le plus souvent à leur insu, une part de mal dire où il rencontre une malédiction qui est la source même de la déchéance primordiale? »<sup>4</sup>

Il y a donc antécédence du symbolique, mais également précédence d'une *malédiction* ou d'un malheur qui enveloppe chacun dès son entrée dans le monde et, en réalité, avant même qu'il y entre. Sur ce versant, s'énonce non pas ce que l'être humain choisit ou décide librement, mais plutôt ce qui s'empare de lui et qui forme une détermination inconsciente se répétant parfois sur plusieurs générations. Des recherches sur les liens transgénérationnels montrent, par exemple, qu'on peut porter une lourde culpabilité transmise de génération en génération à l'insu de chacun et, au lieu de vivre sa propre histoire, s'efforcer de réparer une faute réelle ou imaginaire<sup>5</sup>.

La généalogie comme précédence signifie, en ce sens, que notre histoire s'est déjà jouée avant que nous commençons à la vivre et que l'on court toujours le risque de faire de sa propre existence l'accomplissement d'un simple destin tracé par avance. De cette manière, si la généalogie, nous l'avons dit, dessine la place de chacun dans l'ordre des générations, elle est aussi une *assignation*. Elle fixe plus ou moins à une place, dans un rôle, une image, un projet, que d'autres ont décidé pour nous. Dans ce qui précède, il y a cette part inconsciente de notre histoire qui est déjà écrite et qui nous détermine de bien des façons.

Toutefois, le fait d'être attentif à ce qui détermine l'individu ne signifie pas qu'on puisse l'y réduire. Nous devons plutôt contester l'idée d'un système de causalité simple qui permettrait de déduire ce que chacun sera – ou risque de devenir – en fonction de paramètres génétiques familiaux et sociaux. Il n'existe pas un système de causalité qui pourrait *prédire* ce que le sujet va devenir. La prédiction est toujours la forme savante du malheur. Elle nous enferme dans un destin où tout est déjà écrit. En

4. Alain DIDIER-WEILL, *Les trois temps de la loi*, Seuil, p. 87.

5. Cf. Pierre FEDIDA et Jean GUYOTAT (dir.), *Actualités transgénérationnelles en psychopathologie*, Écho-Centurion 1986 ; Nina CANAULT, *Comment paye-t-on la faute de ses ancêtres?*, Desclée de Brouwer, 1998.

ce sens, elle a un effet de sidération qui est, en son sens premier, le *sidus*, l'astre, ce qui est écrit, la puissance inconsciente de la détermination de soi et également, de ce fait, l'augure, la prédiction, le message qui déclare que notre vie est écrite par avance. On notera alors que le désir est l'exact contraire de la sidération dans le sens où il consiste à « désirer », c'est-à-dire qu'il libère de ce qui fixe à une place définie par avance et qu'il redonne à l'être une mobilité et une capacité inventive.

### Généalogie et filiation chrétienne

Dans la théologie chrétienne, si la filiation généalogique se trouve reprise, y compris avec sa part de tragique, elle se trouve aussi en partie reconfigurée par l'idée selon laquelle il existe une filiation qui ne provient ni du sang, ni de la chair parce qu'elle relève d'une autre logique. Le christianisme a construit une pensée de la filiation qui introduit de l'altérité dans la généalogie humaine et qui, de ce fait, ouvre à une nouvelle compréhension de soi.

Une double opération est à relever.

– D'abord, le christianisme a effectué une « débiologisation » des termes de la filiation, notamment par rapport au judaïsme qui associe la famille et la religion. C'est en particulier le concept de « Père » qui fait l'objet d'une nouvelle élaboration.

6. Dans l'espace vétérotestamentaire, cf. par exemple l'Oracle de Nathan adressé à David en 2 Sam 7, 14: « Je serai pour lui un père, dit le Seigneur, et il sera pour moi un fils » ou en Isaïe 64, 7: « Et pourtant, Yhwh, tu es notre père, nous sommes l'argile, tu es notre potier, nous sommes tous l'œuvre de tes mains ».

Pour le lecteur des Évangiles, un fait saute aux yeux : Jésus ne cesse d'attribuer à son Dieu le nom de *Père*. On l'a évoqué. Il dit « mon Père » et aussi « votre Père ». La tradition évangélique a parfois conservé le terme en araméen – *abba* – pour présenter le lien filial dont Jésus se réclame (cf. Mc 14,36). Dans l'Ancien Testament, le substantif « Père » est rarement utilisé pour nommer Dieu, si bien qu'on peut le tenir pour une innovation chrétienne<sup>6</sup>.

Une filiation se met en place où l'on est référé tout à la fois à une lignée familiale et à cet Autre Père qui est une instance de parole. La fonction spirituelle de Dieu comme Père n'est pas sans rapport avec la place qu'occupe le père dans les généalogies humaines. Elle signifie simplement que « Père » nomme toujours

plus, ou autre chose, que les figures présentes (ou absentes) des généalogies.

Le christianisme a donc accentué fortement la fonction symbolique du père qui, notons-le, se trouve aussi dans l'Ancien Testament. Que l'on songe ici à la façon dont Abraham désire une descendance qui l'assure de sa puissance de géniteur et qui doit apprendre à devenir père par la parole en déliant son fils de la capture des ancêtres. Alors qu'Abraham est clairement désigné comme le géniteur d'Ismaël qu'il a engendré avec la servante Agar, le récit de la Genèse raconte, à propos de la naissance d'Isaac, que « le Seigneur *visita* Sara comme il l'avait dit et fit pour elle ce qu'il avait déclaré selon sa parole » (Gn 21,1-2). Dans le texte biblique, tout se passe comme si Abraham n'intervenait pas dans la paternité réelle et comme s'il devenait père d'Isaac uniquement par un acte symbolique d'adoption qui distingue et singularise ce fils.

***Pour être fils ou fille, il ne faut pas seulement naître d'un homme et d'une femme. Il est encore nécessaire de naître d'une parole.***

Encore une fois, il ne s'agit pas de substituer une filiation à l'autre, c'est-à-dire de récuser la généalogie – si c'était le cas, il y aurait un insupportable vide –, mais de saisir une dialectique de la filiation. Comme le déclare l'Évangile de Jean, à sa manière, pour devenir fils, il faut naître de la chair *et* de l'esprit (Jn 3, 5-6).

– En second lieu, on notera l'importance du nom, ou de la nomination, dans la pensée du christianisme. Il y a un *nom nouveau*, la nouveauté d'une nomination qui institue dans une filiation. La question du nom est au cœur du problème généalogique parce qu'elle concerne l'identité : qui suis-je ? Elle devient parfois la quête angoissée de ses origines pour trouver une certaine assurance de soi. Dans le christianisme, il y a un nom nouveau qui trouve une manifestation exemplaire dans le baptême qui, rituellement, associe le geste de l'eau versé et un acte de nomination.

C'était déjà un enjeu central, mais avec un autre sous-bassement, du rite de la circoncision tel qu'il est institué en Genèse 17 pour Abraham : la circoncision comme signe d'alliance s'accompagne du changement de nom d'Abram en Abraham. Le nom reçu est presque le même que l'ancien. Il n'occulte pas une inscription généalogique ; il marque un léger écart.



De son côté, associant l'eau et le nom, le geste sacramentel du baptême offre un nom nouveau. Cet acte de nomination a pour enjeu une bénédiction divine qui sauve des malédictions dans le sens d'un « bien dire » qui est posé là où nous étions pris dans le « mal dire » d'une précédence. De là l'importance du baptême des enfants, des nouveau-nés, car il s'agit de la précédence d'une bénédiction *contre* la précédence d'une malédiction que saint Augustin avait pensé comme « péché originel ».

Le nom du baptême n'est pas un nom de plus. Il ne prend pas simplement place dans l'ensemble de ce qui nous nomme. Il est en *surcroît* dans le sens où le nom reçu offre d'échapper à ce qui voudrait nous épingler dans une définition quelconque. Matériellement, le signe du baptême ne laisse pas de trace visible : l'eau, une fois passée, n'est plus apparente. L'identité est trace invisible, immémoriale. Si le nom a pour fonction de nommer c'est une nomination qui crée de l'écart par rapport à ce qui nous assignerait à une place en prétendant voir et savoir ce que nous sommes.

Telle est la *fonction du nom* pour la constitution de l'identité : aucun nom n'est le *véritable* nom, c'est-à-dire que manque toujours ce qui pourrait dévoiler la vérité de notre être en nous nommant de façon adéquate ou complète. Dans cette perspective être nommé « fils » ou « fille » veut dire que personne n'a le pouvoir de dire définitivement ce que nous sommes en nous figeant à une place qui ferait notre destin. Le nom de « fils » ou de « fille » ne nomme pas en l'être humain ce qu'il sait ou voit de lui, mais la vérité de l'être qui reste caché et imprenable.

Ainsi, pour être fils ou fille, il ne faut pas seulement naître d'un homme et d'une femme. Il est encore nécessaire de *naître d'une parole* qui, venant d'ailleurs, est capable de rompre avec les déterminismes généalogiques. Certes, fils de l'un et l'autre sexe, selon l'ordre des générations. Mais également appelé à devenir fils de Dieu, c'est-à-dire engendré par une Parole qui ouvre l'avenir là où plane la menace de répéter une même histoire. Tout fils authentique est fils de la promesse, c'est-à-dire fils d'une vie qui n'est pas déterminée par avance. Cette vie demeure en excès ou en surcroît de l'instance parentale et elle contient l'inattendu.

Jean-Daniel CAUSSE